

Chroniques milanaises,

Le voyage d'un institutionnaliste au pays de l'abolition de
l'hôpital psychiatrique



Christophe Chigot
Koursk

Les textes présentés ici sont issus d'un web journal, lezebre.info, où Christophe Chigot a déposé une à une, de mai à octobre 2018, ses huit chroniques. Il faut dire ici tout de suite qu'il s'agit d'un travail d'équipe : derrière le duo visible que forme l'auteur avec son illustrateur, Kursk – on perçoit peu à peu leur proximité, en particulier à l'occasion des "vues sur coulisses" – se cache en réalité un quintette. En effet, il faut compter aussi avec Bénédicte Geslin, intransigeante relectrice, Zine, le rédacteur en chef du Zèbre, et enfin votre humble serviteur qui s'est plus particulièrement penché sur les aspects graphiques de cet objet-livre.

Les *Chroniques milanaises* de Christophe Chigot sont d'abord un journal de bord dans lequel il fait état de sa démarche de recherche-action, de « recherche en faisant ». Elles témoignent aussi de ce que son expérience emprunte à l'ethnographie et particulièrement à l'une de ses méthodes : l'observation participante. Elles rendent compte pour finir, plus subjectivement sans doute, du cheminement intérieur d'un découvreur.

Car c'est bien à un voyage que Christophe Chigot nous convie quand il nous emmène à sa suite à la découverte d'un monde, presque d'un nouveau monde, celui des milieux institutionnalistes italiens. Et c'est justement en bon institutionnaliste qu'il décide d'entrer dans la structure emblématique d'Olinda, sans faire la moindre recherche préalable, « rempli de non-savoir » comme il se plaît à dire. Il découvre. Et nous avec lui. En même temps que lui. Et comme le réel qui le percute bouge sans cesse autour de lui, il ajuste, redéfinit, corrige, précise... Ses textes n'ont pas de repentir et ont pour seule chronologie celle du temps réel d'un regard neuf.

Autrement dit, Christophe Chigot laisse son objet d'observation se transformer sous ses yeux, le suit et en rend compte au gré de ses évolutions. A moins qu'il ne s'agisse que d'une mutation du rapport qu'il construit avec lui.

En écho, la relation qu'il entretient avec Kursk est remise en jeu, et le voyage graphique immobile de l'illustrateur resté à quai dans les cafés lyonnais en est impacté. Pris dans le même mouvement, le lecteur est lui aussi embarqué avec l'auteur dans ses pérégrinations, au fil de l'eau et des pages... Il est bousculé, comme lui, en approchant cet objet hybride et mouvant dans lequel il se perd pour mieux le saisir à Olinda. Ce faisant, il s'immerge et nous immerge dans un rapport à la psychiatrie qui nous est bien étrange et bien étranger dans sa forme italienne...

Institutionnaliste, donc. Ce mot étrange renvoie aux personnes qui s'intéressent et/ou font référence à l'analyse institutionnelle. Cette approche - qui aura un retentissement particulièrement fort de l'autre côté des Alpes - est née à la fin des années cinquante dans le milieu de la psychiatrie, principalement dans deux lieux cultes (Saint Alban en Lozère puis la Borde près de Blois) où l'institution "hôpital psychiatrique" a été remise en cause, analysée afin de la remettre au service de ses bénéficiaires. En lien direct avec ce retournement, le monde de l'éducation va se trouver à son tour questionné. Autour notamment de la figure de Célestin Freinet, un regard critique va être posé sur la classe : à quoi sert-elle ? Quelles sont les contradictions qu'elle met en jeu ? Le pouvoir donné à l'instituteur est-il compatible avec l'ambition de former les citoyens d'une démocratie ?

Puis, des sociologues vont s'emparer de cette idée et inventer de nouveaux types d'interventions : les socioanalyses. Dans cette approche nouvelle, l'expert est le protagoniste et non plus le sociologue. L'analyse institutionnelle se caractérise donc par des renversements qui remettent l'objet de l'institution - l'élève, le patient, l'utilisateur - au centre de celle-ci.

Mais l'institution dont on parle ici, celle qu'une des chroniques explicite, est une institution qui n'a plus rien de « l'institution totale » au sens de Foucault. Elle désigne plutôt un lieu de vie aux frontières mal définies et c'est précisément dans ce brouillage que se loge toute sa richesse. L'institution, finalement, pour le socioanalyste, c'est l'objet de l'étude, c'est l'établissement social qu'il observe : le groupe d'amis, la famille, l'équipe de foot ou encore l'entreprise, l'hôpital, l'église,... Le but de l'analyse institutionnelle est de déplier cet objet, de démêler ses jeux de pouvoir, de dévoiler ses contradictions afin de le changer, de le rendre plus cohérent, de l'actualiser comme disent les socioanalystes.

Les *Chroniques milanaises*, par leur forme, leur sujet et leur démarche, s'inscrivent dans ce courant. Espérons qu'elles sauront vous inviter, à votre tour, à vous déplacer un peu.

Bonne lecture.

Daniel Bravo

al Zio E.



Bienvenue à Olinda !

[Olinda](#)¹ est le projet qui fait suite à la fermeture de l'hôpital psychiatrique Paolo Pini à Milan. Le, en fait, les projets qui, tout en accompagnant et aidant les patient.e.s, permettent une ouverture sur la ville, sur la vie de la cité. Cette volonté d'ouverture est issue directement du mouvement anti-institutionnel initié par Franco Basaglia, mouvement qui souhaitait faire sortir de l'asile les problèmes liés à la psychiatrie et faire rentrer dans ces asiles la ville, la vie de la cité.

Olinda est aujourd'hui un parc, un grand parc boisé et ponctué de pavillons.

A Olinda, il y a un bar-restaurant, une auberge de jeunesse, une fabrique de pâte² artisanale, des communautés de personnes ayant des troubles psychiatriques, des potagers collectifs, un théâtre, une église copte tenue par des Erythréens, un service de soins palliatifs, au moins un café associatif, des tilleuls, un terrain de foot et des clairières, un traiteur, un festival de spectacles "Da vicino nessuno è normale"³.



1 olinda.org

2 les pâtes en français deviennent la pasta, au singulier en italien, sûrement un reste de conscience du procédé de fabrication - on fabrique une pâte que l'on découpe ensuite - que nous avons oublié dans notre langage.

3 "de près, personne n'est normal"

À Olinda, il y a des dits-fous et des dites-folles qui vivent en communauté,
des dits-fous qui vivent dans l'auberge de jeunesse,
des dites-étrangères issues de pays riches qui viennent dormir à l'auberge de jeunesse,
des dits-italiens aussi,
des dites-folles qui habitent ailleurs ou pas mais qui viennent travailler,
des dits-étrangers issus de pays pauvres qui viennent travailler,
des dits-étrangers issues de pays riches qui viennent travailler, comme moi,
des dits-jeunes sans diplôme des « Neet[3] » qui travaillent et/ou fréquentent des programmes d'insertion,
des dites-italiennes de régions pauvres ou riches qui travaillent à encadrer, éduquer ou à soigner.
Des dits...

A Olinda, au Jodok, le café-restaurant, le premier jour où je suis arrivé, je me suis vite mis au ménage, le reste de l'équipe savait quoi faire, moi non. Mon italien hésitant et troué a tout de même fait son chemin jusqu'à la fin de la journée, obligeant certains à parler moins vite, d'autres à se répéter sans pour autant se faire comprendre par mon oreille débutante. Le lendemain, mes compétences se sont étendues au-delà de *la scopa*⁴ et j'ai commencé à découvrir mes collègues : Abdou, en cuisine, d'origine sénégalaise, qui me dit en français que j'ai meilleur accent que lui, Salma, en cuisine, qui me dit rien, me lance des regards hostiles et donne des ordres à tout.e.s, Silvia, au bar depuis 6 mois et qui aimerait prolonger, Rino qui connaît tout et explique à tout.e.s, Lea au service, d'origine brésilienne toujours le sourire, toujours à répéter plusieurs fois les derniers mots entendus, s'arrête en plein service pour admirer un pollen qui vole... et Federico, 21 ans, pas bavard, du tout.

A Olinda, les premiers jours, souhaitant comprendre comment se jouait le pouvoir mais n'ayant pas consulté l'organigramme volontairement, je discute avec mes collègues qui me montrent des chef.fe.s, tout.e.s avec des gueules d'éduc' ! Ils travaillent à l'étage et passent au début et à la fin du service pour expliquer des trucs. Et puis il y a Thomas, le directeur, sûrement le chef des éduc' donc, mais sûrement aussi le directeur des directeurs... De temps en temps, Thomas vient mettre la main à la pâte, au bar ou à la pâte en haut, pour l'atelier de fabrication de... pâte du jeudi. Bref, il sort de son bureau.

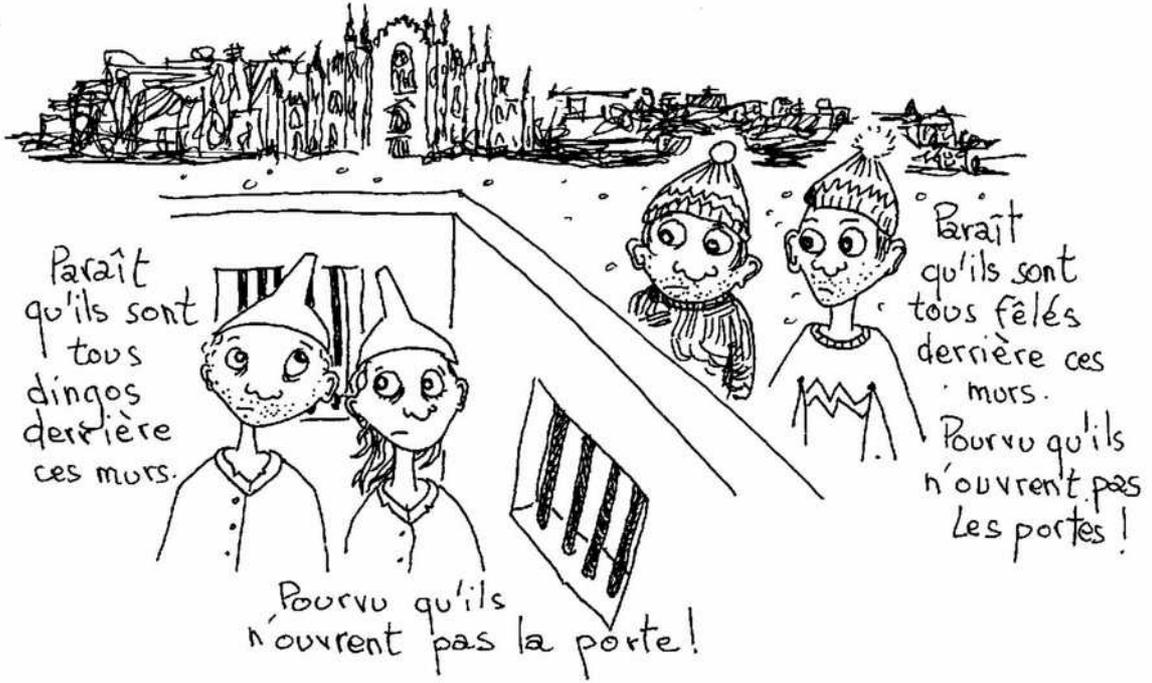
Mais enfin, il y a aussi Rino et Salma qui ont tout sous contrôle et à qui on va demander quoi et comment faire.

Le deuxième jour, arrive le directeur de l'hôpital de Niguarda. Branle-bas de combat, c'est lui qui a le plus de pouvoir. Il est reçu, ça se voit, on a fait deux heures de ménage, même les araignées y sont passées ! On m'explique rapidement que c'est lui qui peut décider de la suite d'Olinda.

Bon, qui sont mes chef.fe.s, à moi ? Ben... Stefano qui a signé mon contrat et que je croise, des fois. Rino et Salma, de fait, mais aussi Silvia qui me dit quoi et comment faire.

Bon, j'irai jeter un coup d'œil à l'occasion à cet organigramme...

4 le balai



Paraît
qu'ils sont
tous
dingos
derrière
ces murs.

Pourvu qu'ils
n'ouvrent pas la porte!

Paraît
qu'ils sont
tous fêlés
derrière ces
murs.
Pourvu qu'ils
n'ouvrent pas
les portes!

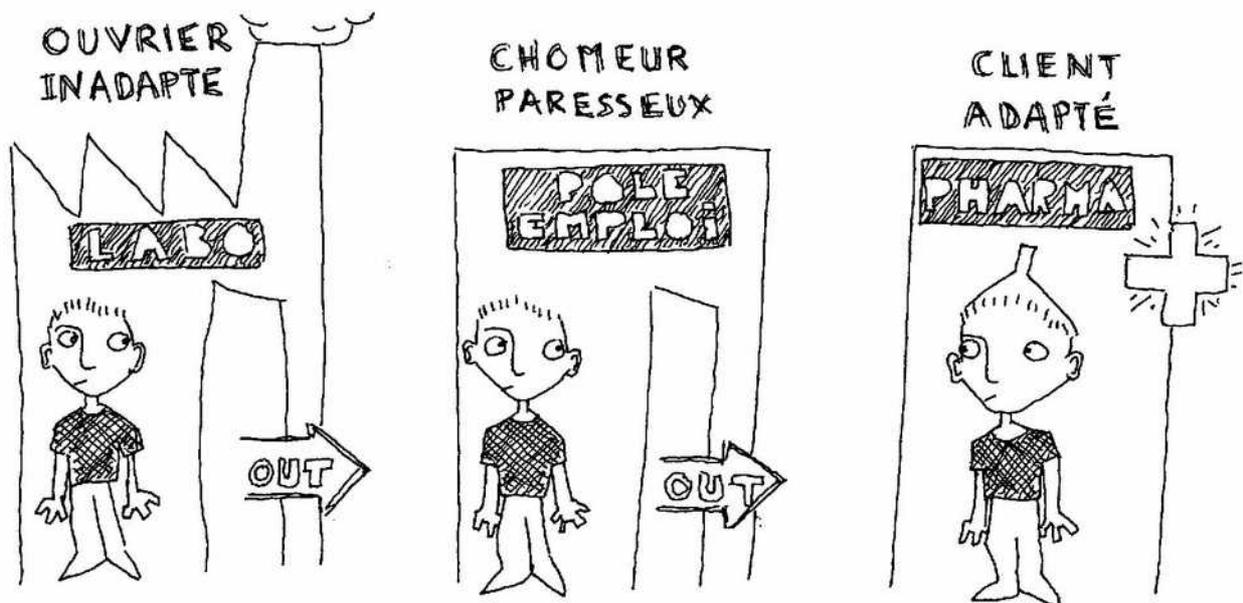


Socialiser les problèmes

Un problème dans un collectif, une équipe, une institution, se discute le plus souvent "en famille", sans trop faire de bruit, et se règle grâce à une procédure, une loi, un procédé bureaucratique.

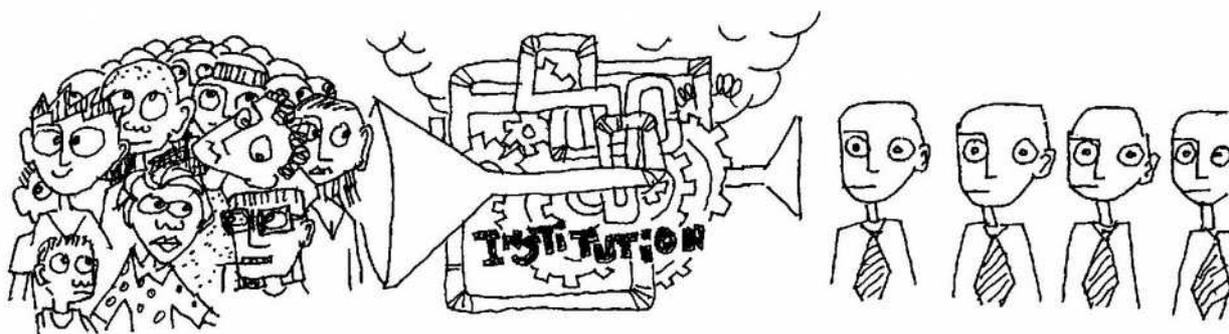
S. boit trop au travail, la cheffe d'équipe va lui en toucher un mot : il est décidé que l'alcool est interdit pendant les heures de travail. M. est un collégien qui tape ses camarades. Le directeur convoque la famille et renvoie l'élève pour deux jours, premier avertissement. Une association a un problème de trésorerie, les salarié·e·s décident unilatéralement de différer leurs paies, sans en parler au conseil d'administration.

De même, dans nos sociétés libérales, les politiques tentent d'isoler les problèmes, de les individualiser et de les résoudre par des procédures bureaucratiques. Le chômage est abordé par le biais du chômeur-qui-manque-de-formation-de-courage-de-volonté-et-est-paresseux. Après trois refus d'emplois proposés, il sera exclu du dispositif d'assurance chômage pourtant cogéré par les syndicats qui le représentent.



Franco Basaglia, au début de sa carrière de psychiatre, dans les années 50, découvre l'asile psychiatrique. Un monde horrible, de misère, où l'enfermement, la camisole, les draps qui nouent, les draps mouillés qui étouffent et font perdre connaissance, l'électrochoc, la punition, l'entassement ou l'isolement, servent de mode de gestion d'une population cachée à la société. Le problème est tabou, fait peur et, sous prétexte de protection des dits malades et des dits normaux, une prison aux relents de camps de concentration permet de régler le problème... "en famille", en catimini.

Il constate que l'asile psychiatrique, *la manicomio*, ne sert pas à soigner les malades mais à les contenir, à les tenir à l'écart des autres, des normaux. Tous les actes réalisés par le personnel servent à rendre les dits malades en objet de l'institution, à les institutionnaliser afin qu'ils rentrent dans les rouages de la machine-institution.



Basaglia se sent complice et, au-delà de la vergogne⁵, naît en lui une espèce de rage qu'il va retourner peu à peu contre l'institution⁶.

Dans un premier temps, sensible aux expériences communautaires anglaises et au mouvement français dit institutionnaliste - mouvement qui naîtra suite à l'expérience de Saint Alban et à sa suite plus connue, La Borde⁷ - il va expérimenter à Trieste⁸, où il prend le poste de directeur, une approche plus respectueuse du malade. Les résultats sont probants, et nous en reparlerons, mais sont loin de satisfaire notre héros : elle ne fait que gérer autrement une mise à l'écart d'une population par un système. De son point de vue, tout ça n'est que management d'un problème qui demeure. Pour lui, le problème -une société rend souffrante une partie de sa population et ne trouve comme réponse qu'un enfermement managé de manière plus ou moins douce - reste entier.

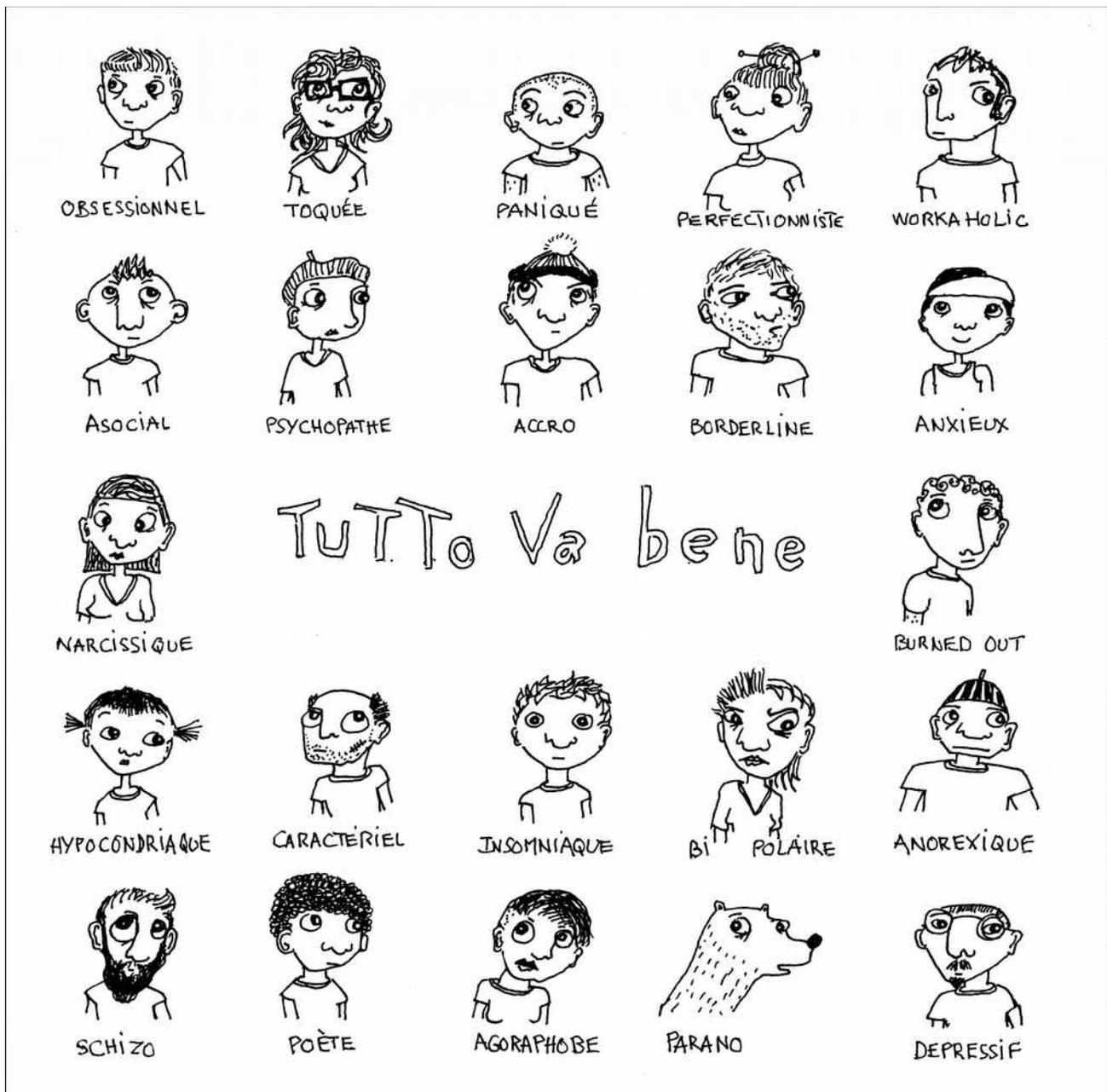
La réponse devrait être renvoyée à la société. Il faut que les personnes qui souffrent de problèmes psychiatriques non seulement fassent partie de cette société, mais aussi que la société toute entière s'en occupe, les professionnel·le·s et puis les familles, les voisin·e·s, les ami·e·s, les collègues de travail, de jeux, de sport, de... bistrot. Ces dits-malades sont nos frères, nos sœurs, nos cousines, nos amis. Qui ne connaît pas une personne qui souffre ou qui a souffert de problèmes psychiatriques ?

5 Souvent un mot, considéré comme soutenu ou désuet en français, correspond à un mot courant en italien et vice versa. Vergogne en est un bon exemple.

6 "L'Institution en négation", l'un des principaux ouvrages pour découvrir sa pensée

7 Terrain de jeu des célèbres Jean Oury, Félix Guattary et Gilles Deleuze... notamment

8 A l'hôpital psychiatrique de Gorizia



Nous sommes tous concernés par un problème auquel nous contribuons tous un petit peu et, en tous cas, auquel nous devons faire face plutôt que de le mettre sous le tapis de l'asile. Pour Franco, faire sortir de l'enfermement une partie de la population passe par une politisation du problème et donc par sa visibilité sur la place publique, du village ou de la ville. Il faut donc aller plus loin qu'une thérapie institutionnelle plus douce.

A partir de 1973, il va initier un mouvement social, la psychiatrie démocratique, qui proposera de manière radicale l'abolition des asiles (et des hôpitaux donc) psychiatriques. Ce mouvement, qui va grossir, s'infiltrer dans les syndicats, les partis politiques - qui n'a pas un frère... ? - va faire advenir une loi, la Loi 180, en 1978, qui donnera 20 ans aux hôpitaux psychiatriques italiens pour fermer.

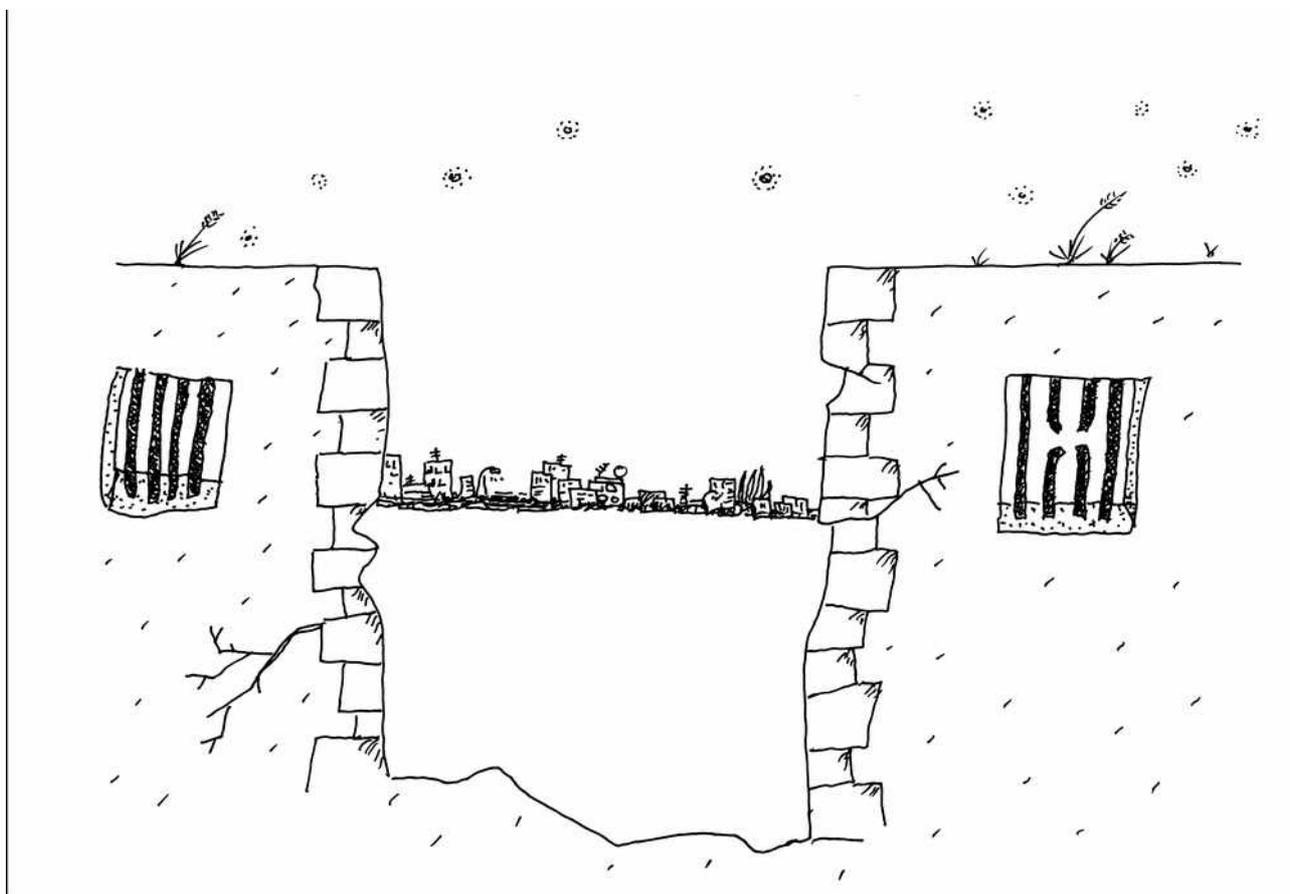
A grands traits, aujourd'hui, le système italien fonctionne avec des urgences psychiatriques, un des services des hôpitaux, des centres d'accueil et de soins de jour réparties sur tout le territoire, des communautés avec ou sans hébergement et différents projets d'insertion par le travail, de programmes éducatifs, ou encore d'actions culturelles. En ce sens, Olinda est une des suites exemplaires de ce renversement.

A présent, imaginons que les problèmes soulevés par notre travailleur-alcool, notre écolier-violent, nos salarié·e·s-responsables, soient renvoyés, travaillés et gérés par l'ensemble de la société.

Imaginons que leurs collègues, leurs chef·fe·s, leurs voisins,... se considèrent responsables des difficultés et des réponses à y apporter.

Imaginons-nous refusant les solutions toutes faites nous permettant de déculpabiliser, refusant la procédure bureaucratique, l'institution-qui-traite-bien-les-gens et qui nous évite d'avoir le problème sous les yeux.

Socialisons les problèmes, politisons notre quotidien ! Vive Franco... Basaglia !





Lapassade, cette institution !

Plus connu que Platini et Zidane réunis après leurs passages à la Juve, Lapassade est, pour les mouvements institutionnalistes italiens, le Pape ! Bon c'est vrai, il a laissé de belles traces en France du côté de Vincennes, de l'Unef ou encore de Saint-Denis, MC Solar s'en souvient encore⁹, mais en Italie, il a marqué les esprits. D'ailleurs, sous l'impulsion de Renato Curcio, qui a été fortement marqué par leur rencontre nous en reparlerons, se tiendra début juillet une réunion en son hommage et à celui de Piero Fumarola, son compagnon de route italien.

Pour préparer cette rencontre, dont je vous ferai bien sûr un compte-rendu rigoureux ou presque, je me procure deux ouvrages :

- *Analyse institutionnelle et potentiel humain* de Georges Lapassade
- *Psicosocialisidi un nodo di interità, sulle tracce di Georges Lapassade e Pietro Fumarola* de Rémi Hess, "psychosocialanalyse" d'une rencontre complète, pleine... pourrait-on dire, sur les traces de Georges Lapassade et Pietro Fumarola.

Bien, je commence par cette espèce d'Attila de l'institution, ce chien qui cherche un jeu de quilles... J'ai nommé... Georges ! Et je m'attaque à une question a priori toute bête : mais qu'est-ce que l'institution ???

Eh bien voilà ce que je trouve :

Dans le langage courant, l'institution est un établissement plutôt important, plutôt public, avec un fâcheux penchant totalitaire. C'est là une première définition de l'institution dans laquelle nous allons pouvoir ranger les hôpitaux, l'armée, les centres d'hébergement, les établissements sociaux, éducatifs, socio-éducatifs, la prison, l'asile psychiatrique ainsi que l'école. Dans ce registre, l'institution est un gros machin difficile à bouger, lourd. Engluant, insaisissable parce qu'informe ou au contraire rigide, ferme, emmuré et emmurant. C'est l'institution qui s'empare des corps, les contraint, les tient. C'est l'institution qui objectifie les sujets, qui fait de nous des numéros, qui bureaucratise.

⁹ Voir le film *Où passa Lapassade ?* (là par exemple : <https://www.youtube.com/watch?v=byxD5Ygsm2o>) de Rose Bouvet et Luc Blanchard où est notamment évoqué le laboratoire de recherche action sur le mouvement naissant du hip-hop à l'Université de Saint-Denis. Cette expérience donnera notamment lieu à cet ouvrage : *Le Rap ou la fureur de dire* https://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1997_num_126_4_3554



Pour Georges, cette institution ne vaut rien, il la laisse aux sociologues de l'organisation, d'autres terrains de jeux sont plus amusants.

Eh oui, car l'institution peut également être abordée par son côté obscur, celui des coulisses, de ce qui fait qu'elle tient debout, non-dit, autorités qui font réellement hiérarchies, mythes fondateurs (et donc falsification du réel afin de le faire durer), habitudes, manières de faire et autres effets de langage qui permettent de tenir. Cette définition permet d'entrer dans la finesse du réel, d'apercevoir, derrière l'organisation disciplinaire, les jeux de pouvoirs, la norme et les magouilles pour la contourner, elle permet d'apercevoir la société de contrôle et d'autocontrôle qui fait exister l'existant, qui fait persévérer la société dans son être, comme dirait Spinoza.

C'est aussi l'institution comme une croyance collective. Nous pensons que le dollar, que Peugeot, que l'Etat français existent et c'est ce qui leur permet de perdurer réellement. Imaginez si nous n'y croyons plus... comme certains réunis au Jeu de Paume qui se sont dit que cette histoire de roi divin était une vaste plaisanterie et qui ont mis fin à des siècles de royauté.

Là, donc, on commence à se divertir !

Et puis, une troisième approche est possible, un peu comme un autre monde. Une approche, disons plus dynamique. Elle envisage l'institution comme un ensemble de forces, de rapports de forces sociales qui discutent ou s'affrontent à l'intérieur d'un établissement, d'une forme sociale. Ces forces sociales représentent des volontés, des demandes, des désirs qui traversent les protagonistes de l'institution.

Elles peuvent être instituées, conservatrices, demandant de préserver ce qui semble fonctionner, de garder des points d'appui, de s'appuyer sur l'expérience, de perdurer, de tenir.

Elles peuvent être au contraire instituant, demandant du changement, demandant à l'institution de s'actualiser, de prendre en compte les nouveaux et les nouveautés, demandant d'abolir les vieilles pratiques, coutumes et autres habitudes car caduques.

Et puis, pour ceux qui aiment marcher sur trois pattes, qui se régalent de dialectique, qui swingent du côté ternaire, il est possible d'envisager un troisième type de force en mouvement : l'institutionnalisation. Le phénomène, le processus, qui fait qu'une nouveauté s'installe, prend place, fait forme après avoir déformé le contenant.

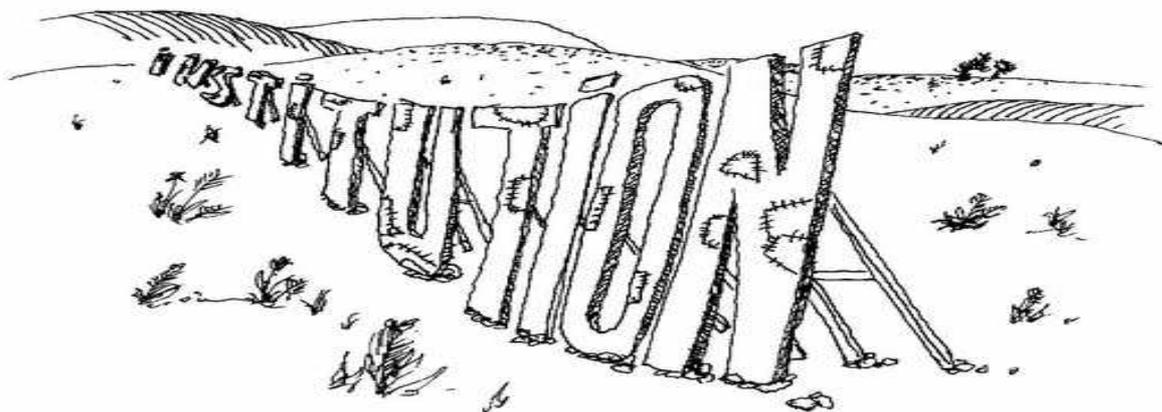
L'institutionnalisation c'est le mouvement. C'est le résultat du jeu entre les deux premières forces.

Prenons, par exemple, l'institution psychiatrique en Italie. Bien. Dans une première version, nous pourrions la décrire du point de vue de son organisation. Ainsi, un peu comme dans la deuxième chronique nous pourrions la comprendre par ses dispositifs, structures et autres procédures prévues.

Mais, sans doute plus réel, et en tout cas plus intéressant, serait de comprendre comment cette institution fonctionne concrètement. Repose-t-elle finalement beaucoup sur les familles des malades ? Ou est-ce les éducateurs qui ont tout le pouvoir ? Les procédures créent-elles tellement de complications qui font que ça se passe ailleurs ?

Et puis, où ça en est tout ça ? La grande "révolution basaglienne" qui a complètement renversée l'Ancien Régime a-t-elle donné lieu à un système figé ? A une organisation qui ne tient plus compte des réalités actuelles qui ont forcément évoluées ? Les acteurs de la psychiatrie ne se sont-ils pas installés dans une routine qui les empêche de se remettre en question, d'imaginer de nouvelles formes ?

Bienvenue en Analyse Institutionnelle¹⁰ !



¹⁰ Plusieurs structures interviennent aujourd'hui en référence à l'analyse institutionnelle, en voici deux : socialanalyse.net et lameandre.net



« *Je suis venu fermer l'asile psychiatrique* ».
Entretien avec Antonio Restelli

Christophe Chigot : Bon... alors, je te lis le petit papier que j'ai péniblement traduit, hein ? : « Bonjour Antonio et merci de prendre un peu de temps pour répondre à mes questions. Tu sais que je fais un stage pour trois mois à Olinda. Tu sais aussi que j'ai développé en France une activité autour de l'analyse institutionnelle¹¹ et que je souhaite découvrir ce qu'il se passe en Italie à ce sujet.

La figure de Franca Basaglia a été marquante en Italie. Dès notre première rencontre, tu m'as proposé de lire deux livres : *L'Institution en négation* et *Psychiatrie et démocratie : conférences brésiliennes*, histoire de me mettre dans le bain. C'était il y a deux mois et je poursuis depuis mes recherches.

Mon dispositif de recherches, au-delà de ces lectures, repose sur trois démarches :
Premièrement, travailler à l'occasion de ce stage sans trop savoir où je suis, qui sont les personnes, quel est l'organigramme. Travailler avec ceux qui travaillent à des choses simples, laver le sol, fabriquer des pâtes artisanales, faire la vaisselle ou des cafés.
Deuxièmement, tenir un "diario", un journal de recherches, un peu comme les ethnologues !

Et troisièmement écrire des articles pour un web-journal, *Le Zèbre*, afin de structurer quelques idées.

Antonio Restelli : *Le Zèbre*... ça veut dire quelque chose ?

CC : Oui, le zèbre, c'est ce cheval qui a des rayures...

AR : Ah, ok, *la zebra* !

CC : Oui, c'est aussi un animal non domesticable...

AR : Ah... le zèbre, c'est comme ça qu'on appelle les joueurs de La Juventus...

CC : Tiens donc... Bon, cet entretien sera retranscrit, puis traduit puis transformé pour une meilleure lecture. Il y aura donc des écarts à l'arrivée mais je te propose de t'envoyer la dernière version avant publication afin d'éviter de trop grandes contradictions.

¹¹ <https://www.lameandre.net>

AR : Très bien (en français).

CC : Bon, ma première question est : qu'est-ce que tu fais dans ou avec Olinda ?

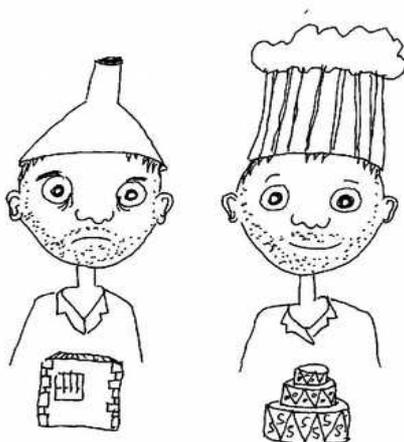
Je suis vice-président de la coopérative Olinda et bénévole. Je ne travaille pas pour Olinda, je travaille ici, dans cette institution, là où nous sommes, dans cette communauté psychiatrique liée à l'hôpital Niguarda¹². J'ai le statut de membre fondateur de la coopérative Olinda et je fais partie du conseil d'administration.

Je tiens beaucoup à Olinda car j'y suis venu pour fermer l'asile¹³ psychiatrique. C'était l'hôpital psychiatrique Paolo Pini. Je suis venu en 1994 quand j'ai su qu'il allait fermer. L'asile fonctionnait encore alors que la Loi Basaglia a été votée en 1978. Cette loi disait que les asiles devaient être fermés et remplacés par un service territorial mais ça a pris du temps. Les asiles ne prenaient plus personne mais il restait des gens et puis il fallait construire l'alternative. Ça a mis plus de vingt ans. En 1994 en Italie, il restait encore beaucoup d'asiles publics ouverts. Dans notre région, la Lombardie, il y en avait douze.

A l'époque je travaillais avec un public d'adolescents mais je m'intéressais déjà à la question de la psychiatrie et une amie qui avait fait l'école avec moi est venue ici, dans l'hôpital Paolo Pini, pour le projet de fermeture de cet asile. Déjà, elle et moi avec d'autres, nous voulions faire autrement, nous voulions créer, expérimenter des projets alternatifs à l'asile. Quand elle est venue travailler ici, elle m'a dit : « *Ici c'est l'endroit où on peut faire des choses différentes, viens voir* ». Et je suis venu (rires) ! C'était en 1994. C'était alors un projet expérimental et ici, nous ne savions pas encore bien quoi faire...

Il y avait Thomas¹⁴, qui coordonnait ce projet de fermeture de l'institution asilaire. Nous devons fermer l'institution en coordination avec l'institution ! Belle contradiction.

Nous devons créer des activités, une entreprise d'économie sociale et transformer morceau par morceau l'asile. Il s'agissait d'une entreprise très intéressante car il s'agissait de détruire une institution très brutale. Les asiles étaient des institutions qui opprimaient et qui rendaient pires les personnes.



Et donc, j'ai dit oui, super, j'en suis ! Bingo !

12 Un des plus gros hôpitaux généralistes de Milan.

13 Le terme utilisé par Antonio est "manicomio", littéralement asile psychiatrique mais aussi hôpital psychiatrique.

14 Encore aujourd'hui présent comme Président d'Olinda

A la base, nous pensions que les ex-patient·e·s de l'asile, et de manière générale, les personnes qui ont des troubles psychiatriques, devaient accéder à un métier parce qu'avoir un métier signifie avoir un statut de citoyen à part entière. C'est aussi une reconnaissance. Quand on se présente, on dit toujours : « *Bonjour moi je suis...* » On dit son métier. **Si tu dis seulement : « *Moi, je suis fou* »... Ça ne fonctionne pas.** Dire un métier, ça les valorise. Nous devons donc créer une entreprise d'économie sociale et enseigner des métiers.

Nous avons comme but de créer des contextes où les personnes sont traitées à égalité et non comme des fous, des personnes qui valent moins, et à commencer vis-à-vis de nous-mêmes, nous devons les considérer comme égaux.

Nous avons donc commencé à explorer, à expérimenter des choses ici, à l'intérieur de l'hôpital Paolo Pini. Plus précisément dans la partie où il y a aujourd'hui le bar-restaurant Jodok et qui était alors un lieu... très spécial : c'était la morgue, fermée quelques mois avant. Nous avons commencé à reconvertir ce lieu et à travailler avec les personnes, ici, dedans. C'était difficile parce que dans l'asile, ça se savait. Transformer un lieu de mort en lieu de vie était une mission quasi impossible. L'institution asilaire était folle : pour faire naître un projet novateur comme le nôtre, ils te font partir d'une chose brutale. La contradiction était forte mais nous avons dû l'accepter, accepter ce défi.

Après ces premiers moments exploratoires, nous avons commencé des cours pour enseigner des métiers. Un cours concernait le métier de barman, un autre de menuisier, un autre de secrétariat et un autre autour de la réparation de bicyclette.

CC : Qui participait à ces cours, vous les encadrants, tous, ou seulement les patient·e·s ?

AR : Ensemble, tous ensemble. Nous avons formé quatre groupes de 8 personnes qui avaient la volonté de créer l'une de ces activités. Ces groupes étaient composés d'un formateur ou d'une formatrice, d'un·e éducat·eur·rice, d'un·e assistant·e social·e ou d'un·e infirmière de l'institution et de patient·e·s. La particularité de ces cours était que nous voulions apprendre à faire les barmen mais pas en théorie, dans le concret de la création de notre bar. Nous apprenions la menuiserie non pour faire la feinte mais en construisant une menuiserie. Certains enseignants avaient un bar, une entreprise, et nous nous appuyions aussi sur nos propres ressources, celles des éducateurs, des éducatrices, des patient·e·s,... C'était très intense, c'était beau.

Puis, ensemble, nous avons fondé l'association Olinda, le statut associatif étant plus simple que celui de la coopérative. Ça nous a permis de construire le modèle de l'entreprise. Un peu comme une start-up... Avec l'association, nous avons pu faire des erreurs, nous tromper, expérimenter.

L'association existe encore aujourd'hui. C'est une association à but non lucratif dont l'objectif est la promotion sociale. Elle a donc été fondée par des patient·e·s, les personnes à l'initiative d'Olinda et aussi par des citoyen·ne·s. En effet, nous avons demandé « **qui veut fermer l'asile psychiatrique avec nous ?** » et des personnes sont venues. Nous avons besoin d'eux, nous avons besoin d'extériorité parce que c'est dur de fermer l'asile de l'intérieur.

Et puis, en même temps, nous avons développé un projet culturel. La cité et l'asile étaient séparés. Il fallait trouver une manière de les mettre en communication. La culture le permet. La culture parle au cœur et non à la tête. Elle parle à tous, à ceux et

celles qui sont malades, à ceux qui ne le sont pas, à ceux ou celles d'une culture ou d'une autre. Elle fait vivre des émotions.

Parfois, pour aller voir un beau spectacle, nous sommes prêts à passer un portail, c'est une motivation qui te permet en quelque sorte de casser le mur.



Et donc, l'association est née aussi pour gérer une fête, une grande fête qui a eu lieu durant l'été 1996. Nous avons ouvert pour une semaine entière l'hôpital, le parc. Nous avons construit, avec tous ceux qui voulaient venir avec nous, des spectacles, des moments de fête, l'accueil, l'organisation,...

C'était un risque. Personne ne pouvait savoir si ça allait bien se passer. Durant la fête, pour la première fois, nous avons ouvert le bar. Les apprenti·e·s ont été payé·e·s et sont donc devenu·e·s professionnel·le·s ! Nous avons ouvert la menuiserie et vendu des meubles restaurés de l'asile, des meubles des années 50, et d'autres choses que nous avons construites. Dans le parc, nous avons loué des bicyclettes. Et puis nous avons ouvert une librairie. Et ça aussi c'est une très belle chose.

A la fin, nous avons constaté que tout s'était bien passé, aucun·e patient·e ne s'était échappé ou ne s'était senti·e mal. Ils étaient même mieux. Le public était au rendez-vous, les citadins avaient dépassé le portail, étaient rentrés dans l'asile.

L'argent gagné a servi à fonder l'entreprise Olinda.

CC : C'est cette fête qui est devenue le festival Da Vicino nessuno e normale¹⁵ ?

AR : Oui. Au début elle s'appelait Songe d'une nuit d'été, en référence à la pièce de

15 De près, personne n'est normal...

Shakespeare. Beaucoup de gens sont venus durant cette semaine. Pour la préparer, nous avons travaillé un an. Tous les samedis matin, il y avait une assemblée ouverte pour construire cet événement. C'était une assemblée participative composée de patient·e·s, de citoyens, d'acteurs, d'opérateurs. C'était une assemblée puissante avec beaucoup de participant·e·s.

La raison pour laquelle je me suis impliqué ici, c'est pour continuer cet élan.

Puis la période de la formation professionnelle s'est terminée. L'étape suivante était de créer une coopérative sociale. Nous avons écrit les statuts avec les patient·e·s, ensemble, avec beaucoup de discussions. Ils disaient, par exemple, qu'il est très important d'écrire dans les statuts que « chaque tête a une VOIX ». Parce que dans l'asile, ce n'était pas comme ça. Le vote du psychiatre valait beaucoup, le leur, rien. Voter à la majorité, sachant qu'ils ont tous une voix, était très important pour eux.

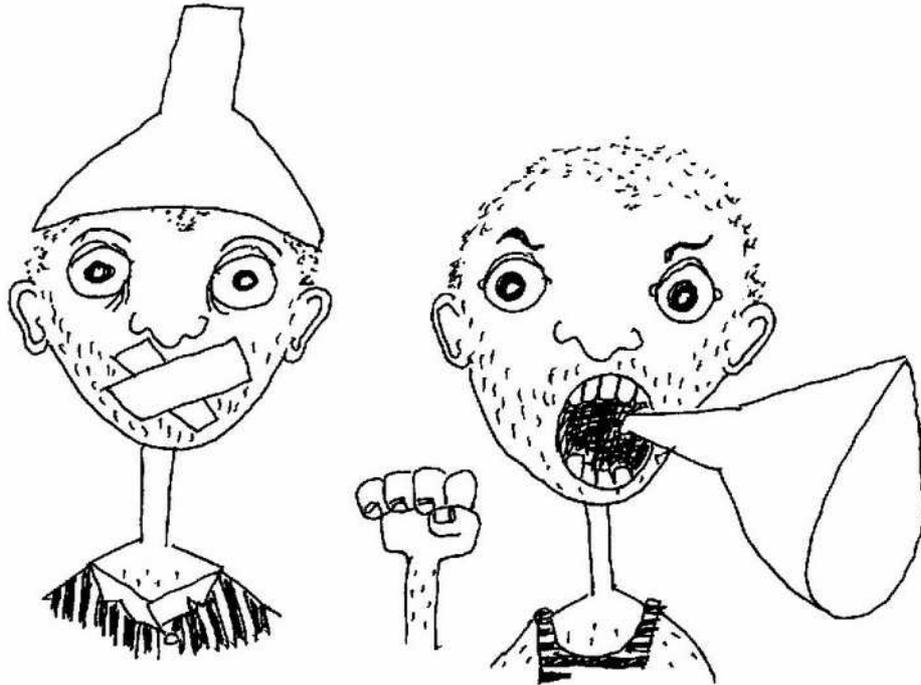


On a créé la coopérative à trente en 1998 avec toujours pour but de fermer l'asile. Nous avons réalisé tout le travail administratif pour cela. Nous l'avons créée avec tous ceux qui ont dit « ok, j'en suis » et qui prenaient donc leur responsabilité.

Nous avons ouvert la coopérative avec Diego comme premier salarié. Aujourd'hui il habite dans le centre de l'Italie. Il fait des saisons en Allemagne, s'est marié et a deux enfants. Le premier poste salarié était pour le bar parce que la première entreprise que nous avons montée était le bar.

Puis nous avons ouvert la menuiserie, puis la librairie - qui n'a fonctionné que deux ans, nous perdions beaucoup d'argent avec cette activité, une très belle activité mais très difficile économiquement - puis l'activité autour de la bicyclette qui, elle, n'est jamais partie comme nous voulions. Nous avons réalisé tout l'investissement pour que ça commence mais nous n'avons jamais trouvé les bonnes personnes pour faire fonctionner cette activité.

En 1997 nous avons développé la fête annuelle qui est devenue Da Vicino nessuno e normal, qui ne durait plus une semaine mais un mois puis deux puis nous sommes revenus à un mois. Nous l'avons stabilisée comme ça.



CC : Et alors, tout ça a été une grande aventure. Toutes les choses nouvelles. Les formations, la création des structures,... Et maintenant, c'est devenu autre chose, non ?

AR : Maintenant c'est une autre chose car la phase plus heuristique -casser les murs, ouvrir les portes, détruire l'asile- est finie. Et puis nous n'avions aucune expérience de l'insertion par le travail avec des patients psychiatriques. Rien n'avait été fait à Milan, il fallait aller à Trieste¹⁶. Aujourd'hui, nous savons mieux, nous sommes même devenus une référence en Lombardie.

Avant nous ne savions pas comment faire. Nous devons tout inventer. Reprendre des manières de faire, des logiques qui ont été développées hors du secteur de la santé mentale. Alors qu'avec des personnes qui souffrent de problèmes psychiques, il y a des particularités. Dans l'insertion, tu prends une personne et en six mois tu en fais un apprenti. Pour une personne avec un problème psychiatrique, il faut souvent plus de deux ans pour faire un parcours sur le travail. Les capacités, il les a, il apprend vite, souvent plus vite, mais c'est un processus plus compliqué.

CC : Je me demande comment dans un projet maintenant différent, loin de l'enthousiasme du début, comment garder l'énergie... Je ne sais pas, j'ai lu un peu Basaglia, pour lui, la fin de l'hôpital psychiatrique, de l'asile, est une étape, après il y en a d'autres... Mais peut-être que comme dans toutes les institutions, quand tout est un peu stabilisé, ça fait tomber l'énergie, non ? Par exemple, je n'ai pas vu d'assemblées encore, il n'y en a plus ou...

AR : Nous en ferons une dans quinze jours...

CC : Ah...

¹⁶ Trieste, Gorzilia exactement où Basaglia et son équipe ont détruit le premier asile en Italie.

AR : Une assemblée pour faire le bilan annuel de la coopérative...

L'institution asile, n'existe plus. Elle a été substituée par l'institution hôpital qui a son département psychiatrique composé d'un service d'urgence, de communautés¹⁷ et d'un centre territorial d'accueil (CPS). Moi je travaille pour l'hôpital qui a quand même encore beaucoup de contradictions. Le secteur de la santé mentale aide mais contrôle aussi. C'est une contradiction. Et il y a parfois des abus dans le contrôle, mais aussi dans l'aide, lorsque l'on assiste trop les gens. Trouver l'équilibre est toujours difficile.

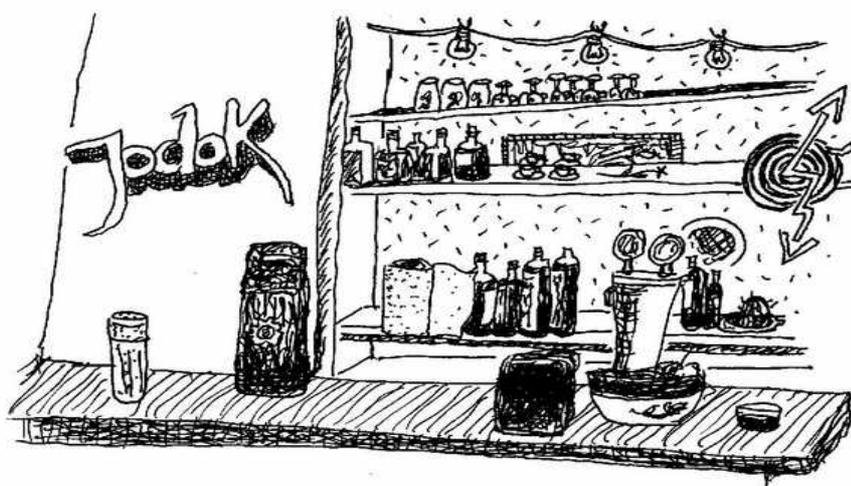
Et puis les choses ont changé dans le champ de la psychiatrie. On ne souffre plus des mêmes maux parce que la société a changé. La société produit aujourd'hui d'autres maux.

La coopérative est une institution privée. C'est une institution sociale mais quand même faite de personnes privées. Elle aussi est une petite institution. Elle a, elle aussi, changé. Si au début elle était beaucoup plus dans le mouvement, dans la lutte, ce mouvement est encore présent mais elle a aussi aujourd'hui beaucoup plus de responsabilités. La responsabilité de l'entreprise, de garantir les salaires des personnes. Aujourd'hui Olinda a cinquante salarié·e·s, cinquante travailleurs et travailleuses.

Fais le compte : cinquante, ça fait beaucoup d'argent par mois ! Si tu fais une petite erreur, elle peut en devenir une énorme.

Nous avons donc dû nous structurer. Ce n'est pas encore parfait mais nous avons beaucoup changé, nous nous sommes beaucoup améliorés. Une fête de trois jours comme celle de ce week-end¹⁸ où vont venir plein de gens, nous ne savions pas bien la gérer. Nous n'avions pas de procédures. Aujourd'hui oui, nous pouvons. Ce n'est pas facile avec des milliers de personnes, ce n'est pas facile non plus quand peu de gens viennent, mais nous pouvons gérer.

C'est clair que nous sommes plus structurés. De plus, ces trois dernières années nous avons développé notre professionnalisme. Au début, il était plus important que les personnes que nous engageons soit à l'aise dans le contact, dans la relation, puis elles apprenaient peu à peu le métier. Maintenant, nous avons besoin, au contraire, qu'elles aient plus de professionnalisme. **Si notre cuisinier n'est pas bon, les clients s'en vont.** Les frais ne sont pas couverts.



17 Petit foyer résidentiel

18 Le week-end du 16 et 17 juin Radio popolare organisait sa fête annuelle avec Olinda.

CC : Oui, oui, je l'ai vu au Jodok, il y a des pros !

AR : Si tu vas au Puccini¹⁹, là-bas, le professionnalisme est encore plus grand. C'est un type de public différent, plus exigeant, avec plus d'argent, et donc le service doit être différent. C'est plus difficile. Donc, nous commençons à enseigner le métier ici, au Jodok, pour se professionnaliser, puis peu à peu, quand les personnes s'améliorent, elles vont travailler au Puccini. Mais aussi à Lecco²⁰ où il y a un projet très intéressant. C'est une pizzeria. C'était un lieu réquisitionné à la mafia. En Italie, il y a une loi qui permet de réquisitionner les biens récupérés à la criminalité organisée. Après 20 ans, il y a eu un appel d'offres pour remettre ce lieu à un projet social. Ramener quelque chose qui était dans la criminalité à quelque chose qui fait du bien à la cité.

Nous avons répondu et nous avons gagné le droit de l'utiliser pour ce projet de pizzeria. Nous faisons la pizza à levitation lente, au levain, naturelle. Une pizza de haute qualité. C'est une activité qui fonctionne très bien. Elle demande un niveau de professionnalisme élevé, mais là aussi nous faisons de l'insertion par le travail.

CC : Et il y a encore des nouveaux projets maintenant ? Des créations de structures, d'activités,... Ça se fait encore ?

AR : Oui, depuis septembre par exemple, nous avons pris en gestion un restaurant. Dans la zone où se tenait l'expo²¹. C'est un projet très expérimental. Parce que maintenant que l'expo est finie, il n'y a que quelques entreprises. C'est une zone privée, tu ne peux pas rentrer comme tu veux. Mais dans le futur, quand il y aura beaucoup plus d'entreprises qui se seront implantées, ça deviendra un nouveau quartier et donc, si nous réussissons -je ne sais pas si nous réussirons parce que c'est un projet difficile- ça sera un autre morceau de futur pour nous très intéressant.

Nous sommes aussi en train de négocier en ce moment la reprise d'un lieu dans une aire historique de Milan qui s'appelle Trotter. Trotter parce qu'avant c'était une aire pour les chevaux. Puis c'est devenu une école avec un parc très beau. Dans les années 70, c'était une école expérimentale. Encore aujourd'hui, il y a des crèches, des écoles maternelles, primaires et des collèges de grande qualité. Dans les années 70, beaucoup d'enseignants ont expérimenté des modes éducatifs nouveaux. C'était un lieu avant-gardiste.

Récemment, ils en ont restructuré une partie. En plus de la partie dédiée aux écoles et à leur administration, ils souhaitent développer une partie plus sociale avec les associations du quartier, qui sont nombreuses, et installer un bar-restaurant pour faire revivre le quartier... C'est là que nous souhaitons mettre en place une nouvelle activité d'insertion par le travail.

Olinda est devenue un peu un modèle qui est en quelque sorte étudié, copié, parce que nous avons cette capacité à utiliser les biens publics avec des projets économiques qui ont une finalité publique, qui ressource le territoire, le quartier.

Depuis les débuts d'Olinda, nous avons prouvé que nous pouvions utiliser l'argent public pour créer des projets qui, à terme, s'autofinancieraient. Depuis 1994, beaucoup de choses ont changé. Il y a toujours moins d'argent public. Avec notre modèle, nous pouvons toujours expérimenter des projets nouveaux et les faire vivre par eux-mêmes. C'est ça qui est beau.

19 Bar tenu par Olinda dans un théâtre milanais, en ville.

20 Une ville à 50 km au Nord de Milan.

21 Milan accueillait l'année dernière L'Exposition universelle ; il en reste une grande zone seulement peuplée de pavillons, façon concours d'architectes.

Mon travail salarié a lieu dans l'institution de l'hôpital. Si je reste enfermé dans cette institution, je risque de faire un travail qui exclut plus qu'il n'aide les patient·e·s. Utiliser aussi la coopérative dans mes projets professionnels me permet d'avoir d'autres ressources. Le projet Manipasta²² est un projet qui a été inventé pour qui est loin du travail. Ceux qui ne sont pas encore prêts. L'institution a souvent ce problème : « *Je peux travailler ? Non, tu n'es pas prêt !* » Comme dans les asiles : « *Je suis guéri ! Non, c'est moi qui décide quand tu seras guéri ! Quand tu seras prêt...* ». Un projet de ce type sert à essayer. Quand tu te rends compte que tu as des capacités, tu peux les améliorer. Tu peux prouver que malgré les médicaments qui sont là pour t'aider, tu peux progresser. Et puis le jour où tu dis : « *Mais moi je me sens d'aller travailler* », je me dis, super, passons à l'étape suivante en s'appuyant sur les choses positives qui ont été développées. Quand le psychiatre a entendu, que la personne a commencé ce parcours, il ne lui parle pas que de sa maladie, il parle aussi des capacités du malade, des évolutions. Parce que c'est une des causes de la maladie que d'être réduit seulement au statut de malade. Si le psychiatre dit : « *Super, travaillons sur ce projet de travail et après on pourra travailler sur le projet d'habitat, ensemble* », **on commence aussi un processus de guérison social**. Tu continues à prendre des médicaments, à avoir des rendez-vous, mais ça t'ouvre un autre canal dans la vie. Et quand ça s'ouvre, ça ne se referme plus. Tu prends le chemin pour redevenir citoyen.

Le projet Manipasta va dans ce sens. Mais c'est un projet qui ne peut pas avoir lieu dans l'institution, ça demanderait de passer par trop de procédures, un parcours impossible. Ni même dans la coopérative d'ailleurs, il n'est pas assez rentable. Il a lieu à travers l'association mais tout de même en lien avec la coopérative. L'association apporte la souplesse au niveau du temps passé, au niveau financier, des normes aussi. Je le réalise bénévolement, j'en prends la responsabilité, seul, bien qu'il regarde l'institution hospitalière -il permet aux patient·e·s d'avancer, d'aller mieux- et la fabrique de pâtes, c'est un maillon dans l'insertion par le travail.

J'y suis tous les jeudis. Il faut absolument de la continuité. Je m'arrange pour cela. Ce n'est pas facile, ça demande un engagement important de ma part, je dois m'arranger avec l'institution, ma famille aussi. Je prends sur mon temps libre, mes jours de repos...
CC : Et ceci est l'autre face des projets comme Olinda : l'engagement, l'implication des éducateurs ? C'est ça qui fait tenir ces projets, non ?

AR : Oui mais la flexibilité, **la souplesse, c'est ça aussi qui casse les murs**. C'est ce qui permet. Olinda permet cette flexibilité, les institutions sont trop rigides. Mais il y a des personnes, même dans ces institutions, qui s'en rendent compte. Des psychiatres me disent : « *Super, le projet que tu mènes, c'est bien, ça apporte beaucoup* », ils me soutiennent, s'engagent plus dans leur travail d'ailleurs. Il se crée des rapports de confiance à l'intérieur de l'institution, de la reconnaissance aussi.

CC : Mais le risque est aussi de ne rien faire...

AR : Certo.

CC : Merci Antonio, nous avons déjà pas mal de matière... Mais je me dis qu'une

22 Fabrique de pâte artisanale. Littéralement : "mains pâtes", un jeu de mot quoi...

deuxième interview serait précieuse.

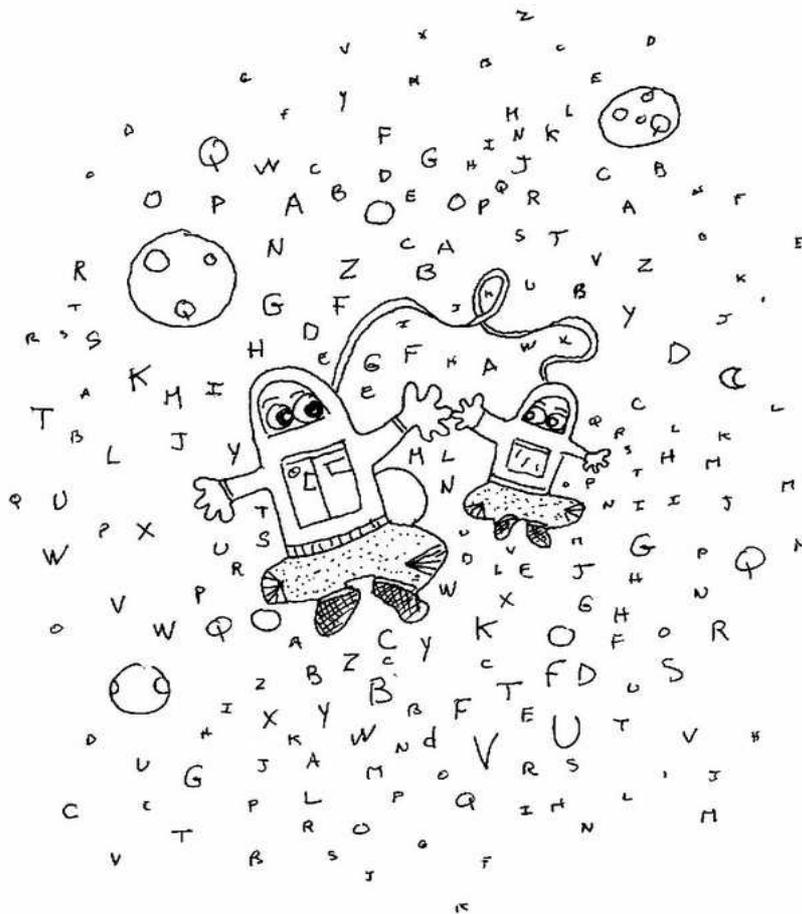
AR : Tu ne m'as posé qu'une question !

CC : Ça c'est de la non-directivité ! Encore merci Antonio.



Un doigt dans l'œil...

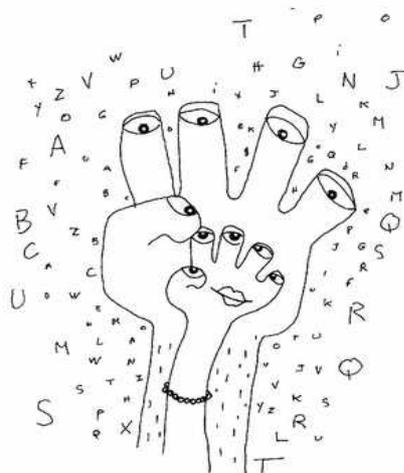
J'apprends l'italien. Une de mes professeures a cinq ans. Quand on discute, elle me corrige. Ça la scandalise quand elle se rend compte que je me trompe.



Mais aussi, on partage des erreurs. On ne s'en sort pas avec cette histoire de doigt, par exemple. C'est masculin au singulier, *il dito*, et au pluriel, ça devient féminin, *le dita*. C'est pas logique. Alors on se trompe.



Je me dis, ces petites erreurs, c'est notre trésor commun. Ce sont des formes de clin d'œil langagier. C'est chouette finalement. Notre doigt à nous, il est masculin puis masculin pluriel. Notre doigt à nous, il n'est pas tordu²³, comme celui des autres.



²³ En matière de doigt tordu, le français est pas mal non plus. Imaginez que le doigt s'écrivait *doi* et qu'un obscur courant latiniste a réussi à imposer le *gt* final pour rappeler à tout.e.s le digital latin... Merci le courant obscur.

Bon, mais ce qui est drôle aussi, c'est que cette professeure, contrairement aux autres ou disons, beaucoup plus que les autres, elle progresse. Elle apprend l'italien. Beaucoup plus vite que moi, certes, mais elle aussi elle est en train d'apprendre et ça, ça la rend meilleure que les autres.



Ah, si j'avais appris l'histoire, les maths et la chimie avec elle...



Cause toujours...

Une des manies des institutionnalistes, c'est l'assemblée ! Ça consiste à mettre le plus de personnes possibles dans un même lieu en essayant d'avoir une typologie de protagonistes la plus large possible, après on peut les disposer en rond... et puis il faut les faire causer.

Les premières assemblées organisées par Basaglia dans les pavillons encore pénitentiaires, psychiatres, infirmières, infirmier, patient·e-s, factotum, psychologues... ça parle et ça écoute. Il faut laisser le temps, soutenir chacun·e afin que le point de vue, le particulier, s'exprime le mieux possible, qu'il s'explicite afin que tout le monde l'écoute, pour une fois. C'est la même chose à La Borde de Jean Oury et de Félix Guattari, c'est la même chose dans les assemblées de socioanalyse de Christiane Gilon et de Patrice Ville, dans les conseils de Freinet. L'assemblée qui prend le temps, qui laisse cheminer la parole, qui part en balade.



Le but de ces assemblées, c'est de sortir du petit théâtre institutionnel où chacun tient gentiment -en fait non méchamment plutôt- son rôle. Ça laisse un espace où peut se dire enfin combien nous détestons ces rôles, combien nous ne voulons plus les jouer, plus faire semblant de correspondre à l'image institutionnelle du prof paternaliste, de la directrice préoccupée ou de l'éduc' raisonnable. Elles permettent, quand elles fonctionnent, de faire apparaître la personne cachée derrière le masque du statut.



Nicola Valentino décrit ça très bien dans *La Contessina*²⁴ : il crée une assemblée composée d'éducs et de patient·e·s²⁵ dans une communauté thérapeutique. Ils y discutent, par exemple, de la clope, enfin de la limitation de la clope. Comprenez, le docteur a affirmé que certain·e·s patient·e·s fument trop -c'est compulsif comme on dit- donc, les éducs doivent contrôler et gérer la consommation de clopes. Très vite, dans l'assemblée, ils avouent que ça ne leur plaît pas de jouer ce rôle de flic à clopes et qu'en plus ça leur semble contradictoire, contre-productif, avec un projet éducatif qui vise l'autonomie. Les patient·e·s concerné·e·s avouent pour leur part, qu'ils contournent le contrôle et disposent de clopes en plus, achetées en cachette. Un partout, balle au centre, on va pouvoir construire quelque chose de moins... théâtral !

24 *La Contessina, socialisasi narrativa nella comunità terapeutico riabilitativa di Bastia Umbria* - Nicola Valentino - Editions : Sensibile alle Foglie

25 D'ailleurs, dans cette assemblée s'engage aussi une discussion sur la terminaison employée pour les patient·e·s, résident·e·s, usagé·e·s, interné·e·s,... chacun de ces mots renvoyant à des univers symboliques qui sont loin d'être neutres. Le patient, par exemple, est celui-faible qui-stagne-parce-qu'il-n'a-que-ça-à-faire dans la salle d'attente espérant que le médecin-puissant-qui-lui-est-très-occupé veuille bien le recevoir...



Car l'autre but de ces assemblées, c'est de socialiser les problèmes, comme évoqué dans une précédente chronique. Si les éduc's et les patient·e·s discutent des contradictions de la gestion de la cigarette, ils se retrouvent tous impliqués dans la recherche d'une solution. Le problème du contrôle qui était individualisé, soit du côté de l'éduc' qui se sent à l'étroit dans son képi, soit du côté du patient qui se sent à l'étroit dans sa tenue de camouflage longeant les murs de la cité afin de rejoindre le tabac le moins fréquenté, devient collectif, social. On pourrait presque dire qu'ils font tous front contre l'institution dans ce cas !

Tiens, la semaine dernière, je suis allé aider un groupe de personnes qui font vivre un café associatif à Valence. Le Cause toujours. Des punks institutionnalistes, ces gens-là ! Si, si.

Ils bénéficient d'un DLA²⁶ pour repenser leur projet et donc d'un prestataire chargé de les accompagner dans ce travail. Bon, ils disent très bien. Ils prévoient trois jours pour commencer et invitent tous ceux qui veulent, salarié·e·s, bénévoles, simples clients ou même voisin, à venir repenser le café, discuter des problèmes qu'ils rencontrent. Ils en

²⁶ Dispositif Local d'Accompagnement : dispositif très sérieux qui paie un "expert DLA" pour accompagner des structures d'économie sociale et solidaire, employant des salarié·e·s, sur leurs projets et/ou problèmes.

parlent dans leur lettre d'info, l'écrivent sur le tableau derrière le bar, posent une affiche sur la porte d'entrée. Et paf, le jour J, c'est une quarantaine de personnes qui passe, s'incruste dans des groupes de travail sur "la place trop importante de certains fondateurs" ou sur "la tension entre économie et projet culturel". Les résultats des travaux sont affichés en direct dans la rue et lus par des voisin·e·s qui donnent leur avis. On recueille l'opinion de client·e·s occasionnel·le·s sur leur vision du café, on échange des astuces avec une nouvelle bénévoles. Du jamais vu ! Faut dire, ils étaient entraînés : ça fait six mois que leurs réunions du Conseil d'Administration se tiennent dans le café, avec invitation à tous à participer. D'habitude, un accompagnement DLA se traite à l'abri des regards : interviews des dirigeant·e·s parfois, des fondateurs, des fondatrices, puis rapport pensé par l'expert et présenté au Bureau de l'association après correction par la direction... Bref, un petit théâtre, quoi !



On ira tous au paradis mais à celui des institutionnalistes, il y aura "Le Cause toujours" !

Pause !

Profitions-en pour aller faire un tour dans les coulisses de kursk...



... et celles de Christophe Chigot





Mythe ... et falsification !

Bien, nous voici rendu à la septième chronique. Faisons le point.

Nous avons bien compris que même de l'autre côté des Alpes, l'institution à un devenir méchant. Plus elle vieillit, plus elle s'envenime de ses habitudes, met à son service ses protagonistes, les détourne de leurs objectifs, les invite à oublier finalité et buts de sa constitution afin de ne penser qu'à sa survie, coûte que coûte. L'institution s'organise pour perdurer avec un minimum d'effort. Par exemple, elle "objeifie" les personnes, en fait des choses que l'on peut ainsi manipuler plus facilement. Aussi, elle les réduit à des statuts, des images normées, elle les simplifie en rendant leur rôle plus efficace, en les protégeant de la complexité : un fou délire tout le temps, une prisonnière est fourbe, un instituteur, sage.

Mais le problème, c'est que l'institution n'existe pas ! Enfin, je veux dire il n'y a pas de Madame Prison, de Monsieur État italien, de Madame Association des boulistes du Clos Jouve, de Monsieur Peugeot - enfin si mais non, il n'y a plus de Monsieur Peugeot - ou encore de Madame Olinda, Madame La Méandre, ou que sais-je encore...



L'institution, c'est pourrait-on dire, plus que les gens qui la composent, les gens qui y croient, comme nous l'évoquions dans un précédent article.

Par exemple, si suffisamment de personnes pensent qu'il existe un "milieu" de l'analyse institutionnelle, un milieu disons, franco-italo-belge, alors peu à peu une institution analyse-institutionnelle-franco-italo-belge va se mettre en place avec des forces instituées, disons conservatrices pour aller vite, des forces instituant, perturbantes, qui souhaitent modifier, mettre à jour l'institution, l'actualiser, et des processus d'institutionnalisation, résultants du jeu entre ces deux premières forces.

Mais aussi et c'est là où je voulais en venir, du mythe et de la falsification !

Eh oui, un des outils de l'institution pour perdurer est de se construire un mythe, une histoire en partie falsifiée qui sert de référence, de ciment, qui unit mais aussi qui bloque, qui empêche de changer. C'est un mythe qui permet aussi de dire « les anciens n'auraient jamais voulu ça » ou « depuis le début, c'est comme ça et ça fonctionne ».



Restons sur le terrain de jeu de l'institution analyse-institutionnelle-franco-italo-belge, ça tombe bien, son devenir est apparu lors de cette rencontre à Rome évoquée dans cette troisième chronique, en hommage à Piero Fumarola et Georges Lapassade, organisée par Renato Curcio et sa bande (sa nouvelle bande, hein, pas celle des années 70, ou si c'est le cas, avec d'autres manières de faire). Sont venus à cette sauterie tout un réseau italien d'institutionnalistes, quelques Français de renom - Rémi Hess, Didier Pugeat, Valentin Schaepeynck²⁷ - et trois représentants d'une nouvelle vague de socioanalystes francophones - franco-belges formé·e·s récemment par Christiane Gilon

²⁷ Auteur d'une excellente histoire des idées institutionnalistes, *L'Institution renversée*, que je vous recommande si vous

souhaitez avoir un panorama global : <http://www.eterotopiafrance.com/catalogue/institution-renversee/>

et Patrice Ville, dont votre humble serviteur fait partie. Je dis "représentant" puisque pour tout·e·s, cette nouvelle vague est organisée en réseau, d'ailleurs sont venus deux Français et un Belge, voilà qui est bien organisé...

Tout·e·s les participant·e·s se sont échangé·e·s leurs adresses de courriel, une partie va se recontacter et nous pouvons imaginer d'autres rencontres qui vont venir consolider cette institution naissante. Nous pouvons même imaginer que Rémi Hess, braconnant ses propres *diari*²⁸ ou Valentin Schaepelynck dans une deuxième édition de son livre (voir note 1), Didier Pugeat dans ses mémoires, voire les trois, narreront cet épisode et en feront un point marquant de l'histoire de l'institution analyse-institutionnelle-franco-italo-belge. Le mythe commence à s'installer...

Ô la belle histoire qui s'embellit de ses oublis, qui falsifie un peu pour rendre tout ça propre, grand et cohérent. De petites déformations en petites erreurs qui deviennent réalité, on construit une histoire qui deviendra le ciment de l'institution. Si, si, regardez par exemple :

Le réseau franco-belge de la nouvelle vague n'existe pas vraiment encore, quelques personnes se connaissent, une partie sont sur une framaliste, la plupart ne se sont jamais vues...

Le représentant belge de ce réseau était Français ! Si, si ! Bon, c'est vrai, il vit et agit en Belgique dans des structures belges mais enfin quand même, non ?

L'intention était les hommages, voire peut-être une inscription historique dans l'héritage de Lapassade mais certainement pas de faire naître une nouvelle institution.

Attention, loin de moi l'idée de condamner la construction de ces histoires. Elles permettent de rassembler des personnes pour un objectif commun. Yuval Noah Harari l'explique très bien dans sa *Brève histoire de l'humanité*. Selon lui, la grande révolution de l'Homo sapiens c'est un développement du langage qui a lieu il y a 50 000 ans environ. Ce développement du langage, notamment du côté de l'abstrait, a permis de mieux se raconter des histoires et donc de rassembler autour d'un projet des personnes qui ne se connaissaient pas, faisant ainsi confiance à des abstractions et non plus seulement aux membres de leurs tribus. Ce fut un peu comme si la clientèle de Peugeot passait du cercle des connaissances de Monsieur Peugeot à celui des personnes qui pensent que Peugeot est une marque, valable qui plus est. Imaginez !

Et imaginez ce qu'il a fallu d'oublis et de falsifications pour que des personnes pensent aujourd'hui que Peugeot est autre chose que Nissan, Volkswagen ou Fiat.

28 Pluriel de *diario* que l'on pourrait traduire par journal de recherche, carnet de bord. Rémi Hess en poursuit 60 en même

temps, sur des thématiques diverses. Dans son sac, toujours au moins quatre ou cinq, j'ai vérifié !



Mais alors, plutôt que subir ces mythes, allons-y regardons-les, analysons-les comme dirait Jojo Lapassade, voire, construisons-les comme dirait Antoine Bello²⁹, falsifions !!! Faisons passer des Français pour des Belges, faisons-les gagner des demi-finales - d'ailleurs ils les méritent bien ! - et des Fiat pour des Volkswagen. Allons, courage !

ps : encore un peu de coulisses...



²⁹ Antoine Bello, *Les Falsificateurs*, premier volume d'une trilogie haletante de chez la mythique maison d'édition Gallimard : <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Folio/Folio/Les-falsificateurs>



Être fou, un truc à devenir dingue !

Eh bien voilà, nous sommes arrivés à cette dernière chronique. Septembre va finir et mon train en aura bientôt fini avec les Alpes, nous arriverons bientôt à Turin. Je rentre à Milan, j'y habiterai désormais.

Je me penche sur mon journal de recherches, mon *diario*, et je me décide à poser ici plusieurs phrases qui parlent des fous, de la psychiatrie, milieu dans lequel je me suis baigné pendant cinq mois. J'en ressens le besoin. Ces phrases, je les ai écrites dans un tramway, à une terrasse de café, dans les bureaux d'Olinda – qui n'ont pas été repeints depuis la fermeture de l'asile et qui donne comme un air soviétique à ce secteur administratif – dans un parc ou encore dans le train, comme aujourd'hui.



La folie, ce truc bizarre, m'a accompagné comme une question qui se déploie, qui se renouvelle à travers des lectures, des rencontres, des situations, des pensées qui s'écrivent, celles-ci.

Basaglia disait que sont classés dans la catégorie des fous, les prolétaires improductifs. Il disait qu'on les avait cachés dans des asiles-camps-de-concentration parce qu'ils sont contagieux, ils pourraient donner envie aux autres prolétaires de lever le pied sur la production... Imaginez !

Les scientifiques n'arrivent
pas à prouver que la folie
est contagieuse



Beaucoup de gens, souvent pauvres, ont été enfermés dans des asiles psychiatriques des dizaines d'années pour des comportements anormaux. L'institution asilaire s'est chargée ensuite de les rendre malades si ce n'était pas trop le cas. Elle les a dressés avec violence pour se comporter comme tel. Un an après l'ouverture de l'hôpital psychiatrique de Gorizia, celui qu'a fermé Basaglia, les trois quarts des patients reprenaient une vie hors de l'asile, commençaient à se soigner, à aller beaucoup mieux.

Le festival organisé par Olinda (voir première chronique) s'appelle *Vu de près, personne n'est normal*. D'un certain côté nous pourrions dire qu'être fou, c'est être anormal en sortant trop de la norme ou trop souvent ou trop visiblement.

Cependant, beaucoup de gens dits non-fous sont très anormaux. Ils peuvent soit le cacher et bâtir des cloisons étanches entre leurs moments de folie et leurs moments de non-folie, soit ne pas le cacher et enfiler un costume qui leur permet de ne pas être embêtés : poète, pape, derviche tourneur, président des Etats-Unis, militaire ou encore cycliste³⁰. La normalité est affaire de société, tout comme la folie.

³⁰ Comme votre humble serviteur.



Mais la limite de ce "vu de près, personne n'est normal" c'est qu'être fou c'est peut-être avant tout souffrir, souffrir de troubles psychiatriques, et de leurs conséquences. Souffrir comme souffre un malade, avoir mal, avoir besoin de soin. Et puis souffrir des conséquences d'être dans la catégorie fou, d'être dépendant des autres, d'être stigmatisé, souffrir de ne pas se considérer normal, vouloir l'être.

J'ai vu des fous qui ont accepté leur maladie, la connaissent, ont une vie qui va avec. Ils tentent d'avoir une vie-suffisamment-bonne et réussissent régulièrement, comme beaucoup.

Les fous ne sont pas plus dangereux que les gens dits non-fous. Sûrement moins même, eux, ils se soignent et ont rarement autant de pouvoir que les dits non-fous. Une des personnes les plus dangereuses au monde à son époque de gloire, décidait de déclencher une guerre en Libye tout en déclarant qu'il fallait enfermer les fous afin de protéger les gens. Une personne doublement dangereuse, donc.

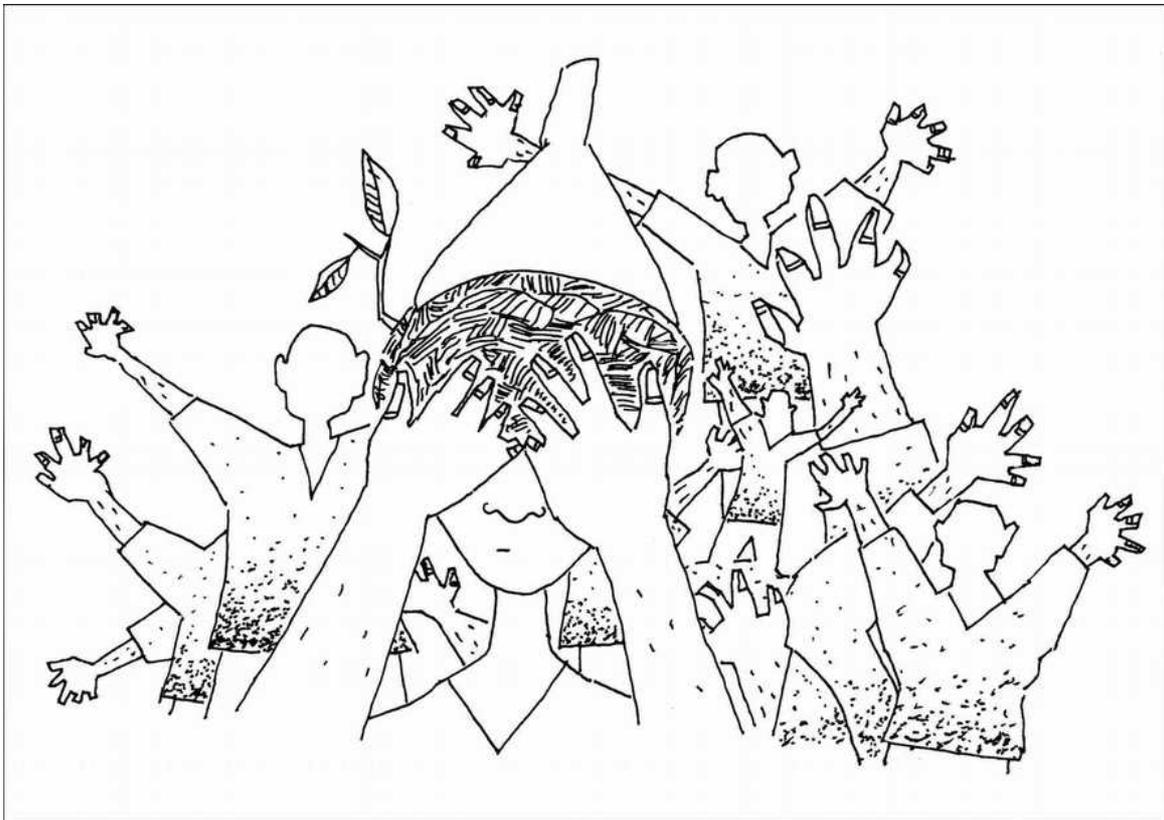
Une partie des fous sont fous à la place des autres. Tentons de voir les situations absurdes et insupportables dans lesquelles nous vivons, des situations familiales, de travail, de sport, par exemple. Celui ou celle qui craque, qui "lâche la rampe", est-elle plus folle que les autres ? Sa sensibilité n'est-elle pas beaucoup plus humaine ? N'est-ce pas être normal de réagir, de dire stop ?

Ou au contraire, ces tribus de dingues, qui s'obstinent jour après jour à ne rien changer, à tenir coûte que coûte, à fermer les yeux, à faire semblant que tout va bien, ne sont-ils pas des personnes qui auraient besoin de soin ?

Il semble que parfois la déclaration de folie d'un, peut obliger les autres à ouvrir les yeux.



Parfois, non... ça peut être même au contraire pratique pour tout le monde d'avoir un fou qui cache la forêt.



Post face - Le mot de kursk

Le jour où Marco Polo a pris la route, ceux qui lui étaient proches, tout traversés qu'ils étaient par la joie brute qui précède les grandes aventures, le prirent une dernière fois dans leurs bras pour lui adresser un chaleureux et vigoureux « *Buon viaggio !* ». En douce, ça leur serrait un poil le cœur de voir leur ami quitter la péninsule pour des terres inconnues. Ils ne se doutaient pas qu'il ramènerait *la pasta* de son périple, ça leur aurait donné du courage.

Christophe est parti à Milan par petites touches, il y a construit son territoire à coups d'allers-retours en bus et en train. Il a usé la frontière à force de la passer. Un exil homéopathique.

Lors de ces navigations a germé l'idée des *Chroniques milanaises*, une sorte de point de croix entre ses passions pour la géographie, l'italien, la montagne, le journalisme, les livres et son engagement politique et professionnel. Il m'a demandé de lui bricoler les dessins qui iraient avec.

J'ai dit « *Banco !* ». Parce que moi aussi j'ai un faible pour Pasolini, Testa, De Luca et la manière toute japonaise que nos amis transalpins ont de dénuder les produits plutôt que de les planquer sous la sauce comme on le fait avec ces gros *gnocchi* que sont nos quenelles (les Chinois ne nous jettent pas la pierre, ils font pareil). Mais surtout parce que je préfère qu'on continue à faire ensemble, et donc à croquer dans les mêmes bouts de vie, plutôt que de se demander ce qu'on devient, une fois par an, comme on remettrait paresseusement une bûche dans un vieux feu.

Ça a donné des moments intenses, des *ristretti* et des *lunghi*, avec des bouclages de dernière minute parce que Le Zèbre allait publier la toute nouvelle chronique et qu'il fallait rapido pondre les dessins qui colleraient.

Du coup, ils sont nés où ils ont pu : sur un coin de table du Paddy's ou du Drôle de zèbre, pas mal au Café de la soierie parce que c'est le seul qui ouvre à six le matin, à l'heure des éboueurs, des tombés du lit, des solitaires de la nuit, des gitans des services municipaux qui croient au shetan et font fumer des clopes aux squelettes du cimetière de la Croix-Rousse ; au Ludo camping à Lussas, pour Les Etats généraux du film documentaire ; sur les grands routes canadiennes de la haute Ardèche ; cul-nu dans le Gardon... Bref j'ai dessiné où j'étais.

C'était comme si les textes-étincelles chargés de découverte que m'envoyait mon ami allumaient le chemin de mon stylo Muji. Les neurones pétillaient et ce dialogue tendait le fil de notre intense relation par-dessus la chaîne des Alpes. Et c'était beau.

A force de tenter des choses, et finalement tout simplement de m'entraîner, j'ai constaté que mes coups de crayon évoluaient, s'ajustaient, s'affinaient peut-être un peu, c'était mon voyage à moi.

A la fin, je me suis même lancé dans un pastiche plein d'humilité du grand tableau *Il Quarto Stato*³¹ que Christophe aime tant. C'est devenu la couverture des *Chroniques*.

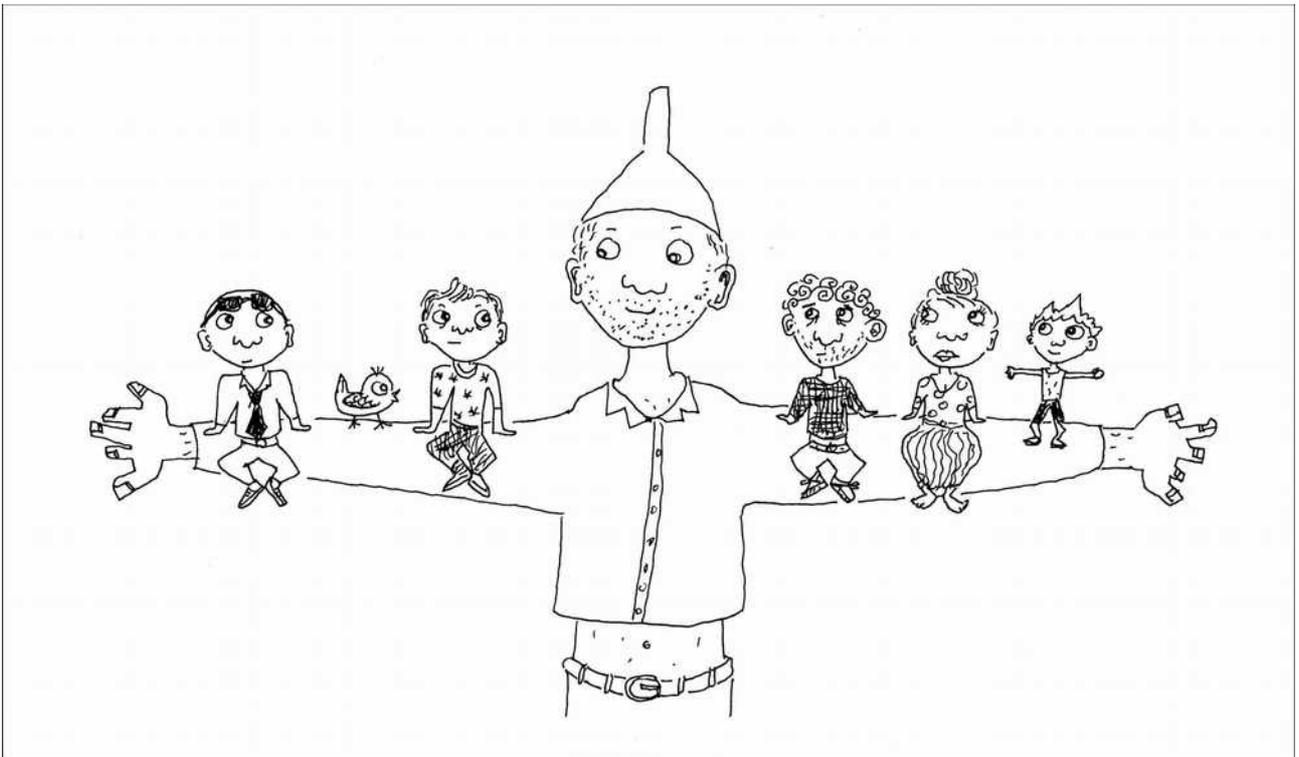


Le jour du déménagement, on a fini de charger le camion, Christophe a tourné une dernière fois la clef de son appart au-dessus des Sarrazineurs, bouclé les bagages à souvenirs pleins à craquer de 20 ans d'intense vie lyonnaise. On s'est souvenu qu'on s'était rencontrés lors une soirée de dingues à l'Atmo où j'avais distribué – pour que les amitiés puissent continuer en plein jour – un bout de papier à mes compagnons d'occasion avec un rendez-vous à mon couscous favori de la Guill'. Il était le seul à être venu. Depuis ce moment précis, on est *amici*. Et on le reste même loin. En même temps, on n'a pas trop de mérite, Marco Polo n'avait pas WhatsApp.

On a pris la route pour l'Italie en écoutant l'œuvre complète de Thoreau, une page tournait, une nouvelle fête commençait.

³¹ Symbole du soulèvement populaire, *Il Quarto Stato* (1901), signifiant littéralement « le Quart-État » est un célèbre tableau réalisé par Giuseppe Pellizza Da Volpedo. Il est exposé à Milan.

Les dessins auxquels vous avez échappé :

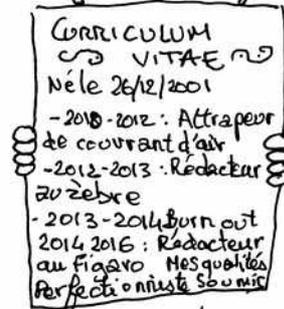


Au boulot, ils m'ont
pressé comme
un



J'ai craqué
grosse dépression
Je suis cramé !

Si tu appelles ça
BORN OUT, c'est la
classe américaine
dans ton C.V.!



Ça prouve ta qualité
d'engagement sacrificiel
dans l'entreprise

Acheter ce livret...

Si vous souhaitez acheter ce livret, imprimé ou dans sa version pdf, vous pouvez,

donner quelques euros aux personnes impliquées dans sa diffusion si elles sont présentes,

laisser deux cafés suspendus dans n'importe quel café associatif,

ou encore, garder votre monnaie afin de prendre de l'élan, de souscrire en faveur de sa future édition !